

# Une pluie d'ordures bienfaisante

## *Babel*

Philip Wickham

Numéro 106 (1), 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26194ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Wickham, P. (2003). Compte rendu de [Une pluie d'ordures bienfaisante : *Babel*]. *Jeu*, (106), 19–21.

# Une pluie d'ordures bienfaisante

Il est impossible aujourd'hui de ne pas subir directement ou indirectement certains phénomènes socio-politico-économico-culturels comme la concentration des médias, l'industrialisation systématique de l'alimentation, l'uniformisation de la culture de masse, la prolifération des déchets dangereux, la disparition des espaces verts au profit de l'urbanisation, la sédentarisation galopante de la race humaine, et quoi encore. Devant l'absurde course en avant de notre civilisation, d'aucuns s'interrogent à savoir comment freiner cette tendance qui conduit l'humanité à sa perte. Que l'on ait une vision stoïque ou apocalyptique, il appert que nous ne pouvons plus fermer les yeux et qu'une action, quelle qu'elle soit, est nécessaire. Avec *Babel*, Trans-Théâtre, une compagnie de création qui exploite ces démons postmodernes comme matière première depuis une dizaine d'années (*CyberJack*, sa dernière création, infiltrait l'univers du crime informatique), propose une voie : un spectacle qui s'adresse surtout aux sens et qui traite sur le mode parodique, et par des images cinématographiques, d'un monde ayant survécu à la chute de l'empire américain,

dans un futur hypothétique. La trame principale de la pièce, inspirée bien entendu du mythe biblique de la tour de Babel, repose sur un entretien entre un être sordide, *Ecce Homo Media*, et celui qu'il dénomme « l'Architexte », créateur non moins bizarre de cette cité gigantesque censée protéger l'humanité de tout ce qui la menace d'extinction ; la maquette de Babel City (le monde entier parle dorénavant l'« anglo-américain et ses sous-produits » dont *Ecce Homo Media* nous offre quelques échantillons répugnants) trône sur une table au milieu de la scène, sous un éclairage blanc tandis que son créateur, un être squelettique et patibulaire, androgyne qui traîne derrière lui une longue robe blanche comme un monarque décadent, explique les particularités de cette cité apparemment indestructible : c'est une structure tubulaire de 4 000 mètres de haut et d'une surface totale de 8 800 hectares où vivent et travaillent un million de personnes. On y a prévu des commerces, des hôtels, des espaces verts, les habitants y pratiquent la natation, la planche à voile intérieure, le squash, les sports de glace, la méditation et le yoga. Son centre de suicide, dit-on, respecte la

## *Babel*

TEXTE DE MICHEL MONTY. CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE : BRIGITTE POUPART ; ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE : NANCY ROZON ; SCÉNOGRAPHIE ET CONCEPTION MULTIMÉDIA : MICHEL HÉBERT ; COSTUMES : MARC SENÉCAL ; ÉCLAIRAGES : MARTIN LABRECQUE ; MUSIQUE ORIGINALE : JEAN-FRANÇOIS PEDNÔ ; MAQUILLAGES : ANGELO BARSETTI ; ACCESSOIRES : PATRICIA RUEL. AVEC CAROLE COURTOIS, PAUL-PATRICK CHARBONNEAU, GUILLAUME CHOUINARD, ALEXANDRE GOYETTE, GENEVIÈVE LAROCHE, MICHEL MONTY, PATRICIA PEREZ ET CATHERINE TARDIF. COPRODUCTION TRANS-THÉÂTRE ET ESPACE GO, PRÉSENTÉE À L'ESPACE GO DU 15 OCTOBRE AU 2 NOVEMBRE 2002.

Charte de Bogota (?). De plus, des missiles de courtes et moyennes portées peuvent assurer à ses résidents « une protection totale d'une attaque provenant du ciel ou de la terre ». Et quand Ecce Homo Media, qui arpente la scène avec de forts déhanchements et des mouvements de bras dignes d'une *rock star* en concert, demande à l'Architexte s'il croit que la fin de la modernité coïncide avec la chute de l'empire américain, celui-ci de répondre avec sa voix caverneuse : « *The Americans gave us the best and the worst. They gave us bubble gum and the electric light bulb. Santa Claus, photography, the airplane, the refrigerator, the automobile, Mickey Mouse, Elvis Presley*<sup>1</sup> [...] Ils se croyaient forts mais l'obésité et le diabète ont eux raison d'eux. » Certains spectateurs, à en juger par des commentaires perplexes entendus pendant et



*Babel*, conçu et mis en scène par Brigitte Poupart (Trans-Théâtre/Espace GO, 2002).  
Sur la photo : Michel Monty (Ecce Homo) et Paul-Patrick Charbonneau (l'Architexte).  
Photo : Stéphane Corriveau.

après la représentation, regrettaient sans doute de n'avoir pas pu trouver une ligne narrative claire à laquelle se rattacher. Il faut dire que les dialogues s'inséraient dans un ensemble qu'on doit définir comme une écriture scénique s'adressant à tous les sens et dont le but était justement d'étonner, voire de choquer parfois. Déjà, l'entrée des spectateurs dans la salle avait de quoi surprendre et, surtout pour les non-initiés habitués à prendre la place désignée par le numéro indiqué sur leur billet, déstabiliser. La plupart d'entre eux, quand ils n'allaient pas s'asseoir aux quelques sièges installés au deuxième étage et réservés aux moins courageux, longeaient dans le noir une haute clôture métallique qui délimitait une vaste aire de jeu, sans trop savoir quoi

1. Les Américains nous ont donné le meilleur et le pire. Ils nous ont donné la gomme ballonne et l'ampoule électrique. Le Père Noël, la photographie, l'avion, le réfrigérateur, l'automobile, Mickey Mouse, Elvis Presley. NDLR.

faire, où s'arrêter. Se présentaient ensuite à leurs yeux, après un temps d'attente inquiétant, des êtres sombres qui évoluaient sur scène avec de longs manteaux et des parapluies en un ballet mécanique, non plus guidés par leur volonté mais par un diabolique cerveau qui aurait programmé leurs moindres pas. Plus tard, des êtres cagoulés passaient devant leurs yeux et au-dessus de leur tête en effectuant d'harmonieux vols planés grâce à des cordes qui les tenaient en suspension dans les airs et, au moment où on s'y attendait le moins, venaient s'accrocher à la clôture en la secouant violemment comme des babouins qui voudraient sortir de leur cage. D'autres personnages encore, vêtus de sarraus blancs, se postaient devant les spectateurs et leur offraient à manger une mixture bleu fluorescent dans une petite cuillère passée à travers le grillage ; personne n'osait goûter de ce produit de la nanotechnologie, « entièrement synthétique et naturel », fabriqué par la ligne Mollécu MacCaindo. Enfin, le spectacle se terminait par une pluie de débris tombant du plafond où s'entremêlaient des pneus d'automobile, des canettes, des papiers, des sacs innombrables et même, en prime, un corps humain (j'avoue avoir cru, pendant quelques minutes, qu'un acteur casse-cou particulièrement dévoué s'était élancé du haut des cintres). Les clôtures s'ouvraient ensuite, et le public pouvait enfin pénétrer dans l'aire de jeu et piétiner ces amoncellements de déchets, comme il le ferait dans une rue au lendemain d'une émeute ou après une catastrophe naturelle. Le spectacle aura été court, mais intense.

Il faut saluer l'initiative de l'Espace GO d'avoir accueilli entre ses murs une troupe pour le moins audacieuse qui propose un type d'écriture tout autre que ce que la plupart des compagnies offrent, c'est-à-dire un texte et une histoire bien faits. Ce spectacle vise juste en abordant de préoccupants sujets de l'actualité. Pour ma part, je trouve toujours un peu naïf de mettre tous les œufs pourris dans le même panier quand vient le temps de dénoncer. J'avoue aussi avoir trouvé la structure du spectacle plutôt lâche et la fin précipitée. Toutefois, la proposition scénique est forte, le spectateur en sortait certainement ébranlé et, si on ne lui proposait pas de solutions concrètes aux problèmes de ce monde, du moins était-il appelé à y réfléchir, bien plus que s'il était allé voir une partie de hockey ou un énième film hollywoodien sur la guerre ou les gangs de rue. N'est-ce pas ce qu'on attend d'une compagnie de création ? **J**